



## Cahiers d'études africaines

202-203 | 2011

Les sciences sociales au miroir du développement

---

Copans, Jean. — *Un demi-siècle d'africanisme africain*

Hamidou Dia

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14277>

ISSN : 1777-5353

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 8 septembre 2011

Pagination : 700-703

ISBN : 978-2-7132-2298-6

ISSN : 0008-0055

### Référence électronique

Hamidou Dia, « Copans, Jean. — *Un demi-siècle d'africanisme africain* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 202-203 | 2011, mis en ligne le 10 octobre 2011, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14277>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2019.

© Cahiers d'Études africaines

---

# Copans, Jean. — *Un demi-siècle d'africanisme africain*

Hamidou Dia

---

## RÉFÉRENCE

COPANS, Jean. — *Un demi-siècle d'africanisme africain. Terrains, acteurs et enjeux des sciences sociales en Afrique indépendante*. Paris, Karthala («Disputatio»), 2010, 199 p., bibl.

- 1 De nombreux pays africains viennent de célébrer le cinquantenaire de leur indépendance. L'heure est par conséquent au bilan de cette grande séquence du grand livre de la vie du continent. L'histoire des sciences sociales en fait partie. En France, Jean Copans vient de publier un ouvrage court mais dense, qui propose de mettre en perspective l'actualité des études africaines. L'auteur offre un bilan de quarante ans de réflexion personnelle sur la question. L'intérêt du livre vient du fait qu'il met en débat la contribution proprement africaine aux sciences sociales ayant pour objet le continent. Le constat qu'il dresse est sans appel: «En un demi-siècle, les sciences sociales africaines n'ont pas encore réussi à atteindre le seuil critique d'une autonomie intellectuelle pleine et entière [...]» (p.5). Selon lui, les Africains n'ont pas proposé d'alternative académique aux sciences sociales occidentales qui restent encore la référence sur le continent. Par conséquent la libération intellectuelle à l'égard des modes opératoires qui ont vu le jour ailleurs est encore à venir. Cette remarque interpelle d'autant plus qu'on en est «à la quatrième génération de chercheurs africains depuis cinquante ans» (p.12). En attendant que ses collègues africanistes africains se livrent à une «auto-sociologie de la connaissance», Jean Copans pose lui-même un *regard éloigné* sur la question en huit chapitres formant deux grandes parties: la première est dédiée aux cultures sociales et professionnelles des chercheurs africains (chapitres un à trois); la seconde traite de l'historicité nationale des disciplines et des théories... ici, notamment marxiste (chapitres quatre à huit).
- 2 Le premier chapitre démarre par la mise en évidence d'une lacune: l'absence d'une sociologie des intellectuels africains. Cette démarche débouche sur l'invitation à

«construire l'objet intellectuel à partir de pratiques professionnelles, productrices de savoir et de sens, génératrices de débats, de critique et de reconnaissance mutuelles» (p.17). Ce faisant, il est possible de dessiner de façon autonome les figures possibles de ces intellectuels, y compris ceux qu'il qualifie d'*invisibles*, «praticiens du dévoilement de l'effet de réalité»: ce sont les journalistes, les chanteurs ou les écrivains (p.28).

- 3 Le deuxième chapitre analyse le point aveugle des études sur les enseignants, à savoir le monde de l'enseignement supérieur. Jean Copans propose à ce sujet des esquisses sénégalaises, ce qui lui permet de définir trois perspectives de recherche sur le monde universitaire. Il s'agit d'abord d'étudier les activités et milieux professionnels à travers les pratiques d'enseignement, la vie administrative et collégiale, les relations internationales et la sociabilité, c'est-à-dire la vie sociale et professionnelle hors travail, les signes extérieurs du savoir et la position sociale... Ensuite, il faut objectiver les formes et les contenus des activités intellectuelles. Finalement il faut étudier la manière dont l'intellectuel se présente lui-même, d'autant plus que dans un contexte mondialisé qui favorise le séjour à l'étranger, il lui arrive de voiler ou d'oublier sa trajectoire nationale, africaine (p.44).
- 4 Il faut aussi s'intéresser aux figures d'en bas, ceux que l'auteur appelle les *subaltern students* dans le chapitre trois, invisibles ou invisibilisés: ce sont de «petites mains». Ici, apparaît plus que jamais nécessaire le projet d'une sociologie historique des enquêtes en sciences sociales, notamment celles qui ont pour acteurs des chercheurs français et des Africains des anciennes colonies. Dans ce cas, la demande d'africanisation relève plus de l'idéologie que de la science. Cependant que la consultance fait des ravages par le primat accordé à l'utilitarisme.
- 5 La seconde partie du livre commence par mettre en question les rapports des sciences sociales africaines avec la philosophie (chapitre quatre). Jean Copans rappelle que les sciences sociales en France restent marquées par le mode problématique de la philosophie. Il pose à ses vis-à-vis africains la question suivante: les sciences sociales africaines peuvent-elles se constituer sans référents philosophiques proprement africains? (pp.67-68). À la vérité, il fait le constat que les sciences sociales africaines sont souvent technicistes (c'est-à-dire orientées par l'expertise) ou marquées par l'idéologie (elles dénotent un engagement politique). C'est que dès le départ elles se sont déconnectées d'une partie de leur environnement institutionnel, social et politique naturel. Néanmoins, quatre objets d'étude peuvent, selon lui, participer à l'élaboration d'une pensée critique: la conjoncture historique, la construction du politique moderne, le modèle moral des sociétés passées, présentes et à venir et la question proprement philosophique du concept.
- 6 Il n'est pas possible de repérer une tradition en matière d'anthropologie sociale ou culturelle dans un quelconque pays d'Afrique noire poursuit l'auteur dans le chapitre cinq, à l'exception de l'Afrique du Sud... et encore attend-on la tradition anthropologique proprement sud-africaine, parce que celle qu'on connaît a d'abord été blanche, afrikaner et anglophone. Paradoxe des paradoxes: il existe une grande tradition anthropologique «africaniste» internationale; cependant il y a absence de toute «inculturation et indigénisation africaine de cette même discipline». Jean Copans fait certes un vibrant plaidoyer pour la discipline anthropologique comme science de la modernité... mais il appelle aussi à son africanisation qui doit passer par trois étapes: l'autonomie disciplinaire devant passer par la création de départements d'anthropologie; la mise au point d'une collaboration distanciée et réflexive avec les traditions centrales de

l'Occident; enfin une autonomie nouvelle, fruit de la conjoncture historique actuelle, qui en ferait une science sociale du Sud sur le Sud (pp.104-106).

- 7 Si les deux chapitres qui précèdent s'intéressent aux disciplines, le sixième lui, interroge l'histoire de la diffusion, de l'appropriation et de l'élaboration de la théorie marxiste en Afrique. Néanmoins l'auteur se cantonne au seul marxisme universitaire qui est non seulement livresque mais qui obéit également à des fonctions précises. À travers deux pays (le Kenya et la Tanzanie), il analyse le marxisme comme *critique* de la construction de l'État (structure sociale; rôle des classes sociales; nature de l'État). La conclusion est limpide: «Le champ analytique est tout d'abord idéologique; il est accessoirement scientifique et conceptuel» (p.110). Quittant l'Afrique orientale, l'auteur analyse le marxisme universitaire, cette fois comme instrument de la construction de l'État. Contrairement à la zone géographique précédente, l'intérêt de cette partie-ci de l'Afrique, c'est que dans les deux pays analysés (le Mozambique et le Zimbabwe), les indépendances ont été obtenues par la violence grâce à des mouvements de libération nationale. Qu'en est-il alors du marxisme ici valorisé, voire instrumentalisé? Au Mozambique, il est essentiellement dominé par les étrangers; dans le second pays, le marxisme universitaire a l'apparence plus nationaliste et africaniste. Dans le premier, il aboutit à un dogmatisme anti-anthropologique; dans le second il se réifie en un nationalisme aux accents parfois xénophobes... On est loin de la science! Même si au fil du ton, il devient en Afrique orientale, un «[...] enjeu de l'histoire qui se fait [...] et non plus un objet archéologique dans l'histoire qui s'est faite» (p.130).
- 8 Les deux derniers chapitres sont consacrés au Sénégal où est analysée la gestation nationale des sciences sociales en deux temps. Une première séquence historique va de 1950 à 1990. Les premiers moments des sciences sociales proprement sénégalaises sont marqués par l'objet «nation», auquel se joindra au gré des auteurs la problématique de «classe». Pathé Diagne d'abord, mais surtout A.Bara Diop introduisent une vision plus scientifique, à travers notamment l'analyse de la société wolof pour ce qui est du second. Le débat se poursuit avec l'historien Mamadou Diouf qui soutient l'interférence entre le politique et le social. L'auteur conclut cette première période en affirmant que l'objet des sciences sociales sénégalaises est essentiellement politique.
- 9 La seconde séquence historique correspondant au huitième chapitre concerne vingt années d'investigation scientifique (1990-2010). Si la conjoncture politique et sociale a changé, le monde des sciences sociales sénégalaises est dominé par les expatriés nord-américains et les consultants du développement. Néanmoins à la quatrième génération de chercheurs, on aboutit à une «indépendance scientifique hétérogène» (p.155). D'abord, il y a un recentrage thématique: on s'éloigne du modèle islamo-wolof et on étudie l'école, les syndicats, les politiques urbaines ou encore les *Moodu-Moodu* et les travailleurs émigrés de manière générale. La décennie 2000-2010 est foisonnante à cet effet: «Aucun autre pays africain n'aura bénéficié d'une couverture scientifique, informative et analytique d'une telle ampleur [...]» (p.170). Pour l'auteur, on sort enfin d'une réflexion dominée par un ethno-nationalisme culturel et historique en investissant les thèmes des villes, des migrations, de la pauvreté ou encore des nouvelles technologies de l'information et de la communication. Pourtant un danger guette cette séquence de l'histoire des sciences sociales sénégalaises: de n'être porté que par les dynamiques qui émergent à partir des États-Unis où résident et travaillent les figures majeures des études sénégalaises.

- 10 Ce livre de Jean Copans est d'un apport indéniable dans la connaissance des sciences sociales africanistes africaines. L'expérience plurielle, multiforme que l'auteur a du continent, du Sénégal à l'Afrique du Sud en passant par l'Afrique orientale, donne à ce travail une réelle dimension comparatiste entre les anglophones, les francophones et les lusophones. Les méthodologies sont aussi examinées sous un angle critique. Quarante ans de pratique des terrains et des acteurs de la recherche en Afrique permettent ainsi un regard global sur diverses disciplines (la sociologie, l'anthropologie, l'histoire, les sciences politiques, la géographie, etc.).
- 11 Néanmoins, il est discutable sur certains de ses points et de ses positionnements. Tout d'abord, y a-t-il vraiment lieu d'ouvrir un débat entre l'anthropologie et la sociologie pour conclure à une absence de la première sur le continent? En effet l'auteur lui-même, anthropologue par socialisation professionnelle, n'est-il pas aussi présenté habituellement comme professeur de sociologie? De fait, les départements de sociologie abondent sur le continent; les publications qui se réclament de cette discipline aussi. Dans l'aire francophone, les sociologues statisticiens étant rares, les méthodes qualitatives utilisées ont d'ailleurs beaucoup à voir avec celles de l'anthropologie. On peut même avancer que par réfraction disciplinaire, à la manière de certains de leurs collègues hexagonaux, ils préfèrent se dire sociologues qu'anthropologues ou ethnologues... Certains se disent même socio-anthropologues.
- 12 Ensuite, il ne faut pas oublier que la gestation nationale des sciences sociales s'est faite dans un contexte où l'anthropologie était suspecte et n'avait pas encore fait amende honorable de son passé colonial qui n'était pas encore... révolu. Néanmoins des corrections timides sont déjà apportées: s'il n'y a pas de départements dédiés à la discipline ou de publications, des cours et des modules s'en réclament... et la faiblesse des sciences sociales au niveau mondial se répercute localement: les budgets de l'enseignement supérieur sont de plus en plus réduits et des projets de ce type prospèrent difficilement dans le contexte actuel, surtout dans le cas des pays francophones.
- 13 Les observations sur l'absence de sociologie des intellectuels, notamment en ce qui concerne le pays-phare de son livre, le Sénégal, sont à nuancer: Abdoulaye Guèye, que l'auteur cite entre autres, multiplie depuis une dizaine d'années des publications sur la question. Des universitaires du pays se consacrent aussi à cette question.
- 14 Enfin, l'ouvrage n'explicite pas vraiment ce qu'il entend par alternative scientifique locale, par émergence d'une pensée ou d'une théorie ou d'une philosophie proprement africaines. De cette ambiguïté naît le paradoxe de l'appel à l'épanouissement de sciences sociales africanistes africaines dans le contexte d'un africanisme sans frontières. Celui-ci suppose nécessairement un dialogue, un échange, des appropriations de concepts et de théories qui peuvent être roboratives dans plusieurs contextes empiriques. Un sociologue ou anthropologue japonais peut très bien utiliser des concepts bourdieusiens; cela disqualifie-t-il *ipso facto* le caractère japonais de son étude? L'africanisme sans frontières ne peut-il se suffire, par exemple, de travaux sénégalais proprement sociologiques, historiques, géographiques, politistes et pourquoi pas anthropologiques au sens que ces termes ont pris ailleurs?
- 15 Ces quelques questions n'entament en rien la valeur de ce livre qui mérite d'être lu par tous les africanistes, Africains d'Afrique, Africains et africanistes d'ailleurs...